

Quelle folie !

C'est l'exigence la plus forte de l'Évangile, une chose impossible à réaliser : aimer son ennemi. Quelle folie ! Le Christ demande à ses disciples de vivre un commandement contre-nature. Soyons honnêtes, lorsqu'une personne nous blesse, notre première réaction est la colère, mêlée à l'envie, voire le besoin, de rendre le coup, allant parfois jusqu'à la recherche d'un moyen subtil pour mettre en œuvre notre vengeance. Qui n'a jamais pris conscience que son humanité se révélait aussi dans de vulgaires pulsions de violence ?

Arrêtons-nous un instant. Visualisons. Observons notre vie. Ce matin, hier, la semaine dernière, il y a un an, dix ans, 50 ans... Quelqu'un nous a blessés. Profondément blessés. Peut-être avait-il, avait-elle, agi malgré lui, malgré elle. Mais nous avons été tellement atteints que nous avons toujours pensé que l'acte odieux, la parole incisive, ou le regard de mépris, avaient été volontaires, presque calculés. Il se peut d'ailleurs que cela ait été réellement le cas. Qui pourrait évaluer l'intention ? Une chose est sûre, nous avons été meurtris, abîmés dans notre chair, dans notre cœur, au plus profond de notre âme. Arrêtons-nous un moment et faisons mémoire de l'événement. Ou plutôt de l'agresseur. De « l'ennemi ». Du méchant. Visualisons notre bourreau...

(Temps de silence).

Bienheureux celles et ceux qui, à l'instant, ne pensaient à personne en particulier. Bienheureux celles et ceux qui n'ont pas souffert après avoir reçu un coup de poignard. Bienheureux celles et ceux qui n'ont jamais ressenti le moindre désir de vengeance parce que personne n'a chiffonné leur être, leur corps, leur conscience, leur famille, leurs idées, leurs projets... Bienheureux sommes-nous si aucun visage ne nous est apparu tandis que nous faisons silence pour rechercher dans nos histoires celle, celui, ou ceux qui nous auraient si profondément blessés. Peut-être avons-nous oublié, ou peut-être sommes-nous sur un chemin de sainteté.

Et... Bienheureux celles et ceux qui, en ce même instant de silence, ont senti des larmes monter en eux. Soudain des souvenirs sont remontés à la surface. Il ne s'agit pas ici d'une thérapie de groupe. Nous pourrions, au cours du prochain Carême, organiser une veillée de guérison telle que l'Église en propose, avec l'extrême prudence de ne pas utiliser les leviers du sentimentalisme ou du sensationnel. Mais ce n'est pas le propos de ce matin. Si des situations de violence nous sont revenues en mémoire, il est peu probable que ces mots les apaisent immédiatement. Mais il serait infernal de réveiller ces douleurs si elles ne nous révélaient pas combien elles peuvent, elles aussi, devenir un chemin de sainteté.

Avant d'aller plus loin, il serait juste de faire mémoire des blessures dont nous avons été les auteurs. Nous ne sommes pas que des victimes. Nous aussi avons été coupables de violence et de méchanceté. Voici que l'Évangile nous révèle son mystère : ce chemin-là aussi peut aussi devenir un chemin de sainteté. À condition de nous repentir, de demander pardon. *« Le Seigneur m'a déclaré : « Ma grâce te suffit, car ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse. » C'est donc très volontiers que je mettrai plutôt ma fierté dans mes faiblesses, afin que la puissance du Christ fasse en moi sa demeure... Car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. »* (2 Co 12, 9.10b)

Le pardon est la clé du mystère. Le pardon est la carte pour suivre le chemin qui mène au ciel. Blessés ou blessants, le pardon nous ouvre une route. Il permet une vie nouvelle, nous fait passer une frontière. Il nous surhumanise. Il nous divinise.

Le pardon semble parfois impossible à demander. Étant donné l'importance du traumatisme, nous avons le sentiment légitime que ce pardon est au-dessus de nos forces. C'est souvent vrai. Nous ne sommes pas prêts. Parfois il est vécu intérieurement mais ne peut pas être exprimé car il serait ressenti comme une nouvelle provocation qui empirerait la situation. Ou bien, pour des raisons que l'on ne sait pas s'expliquer, nous n'osons pas faire la démarche. Peut-être l'abandon serait un risque trop grand. Nous perdriions le contrôle. Comme si nous ne voulions pas lâcher cette pénible souffrance devenue notre paradoxale sécurité. Comme il est difficile d'oser l'absolue confiance...

Le pardon, clé et chemin de sainteté, ne se vit pas seul. Il n'est pas le produit de nos forces. Il nous rend saints, surhumains, divins, parce qu'il est divin. Parce qu'il est don de Dieu. Don de l'Esprit Saint. Don du Christ qui, offert en croix, prie pour ses bourreaux. Mort, de son cœur jaillissent du sang et de l'eau. De son cœur jaillit une force de vie. Cette même capacité à pardonner. Cette même force à aller à l'encontre de l'élan soi-disant naturel. Car, et c'est justement le mystère le plus profond que nous révèle l'Évangile, la dignité de l'homme se trouve dans sa sacralité. L'homme n'est pas un animal qui mord lorsqu'il est mordu. L'homme est créé dans l'Amour, pour l'Amour. Il est créé à l'image de Dieu. Comme Dieu. Avec la même capacité amoureuse que Dieu. L'homme est fait pour l'amour et non pour la haine. Pour la paix et non pour la vengeance.

Si, comme nous le dit saint Paul aujourd'hui, « *La sagesse de ce monde est folie devant Dieu* », (1 Co 3, 19a) ce qui nous semble folie, est une sagesse. Le mal qui pourrait nous rendre inhumain, nous permet de devenir, par la Grâce, surhumains. « *Bienheureuse faute qui nous valut un tel Rédempteur* » proclame-t-on étrangement lors de la veillée pascale. C'est ici que le pardon qui semblait contre-nature révèle notre grandeur. Par le pardon, nous ouvrons les yeux sur la grandeur de Dieu. Nous sommes saisis. Nous le craignons, non par peur mais par respect, dans l'admiration. Nous adorons sa majesté.

Si, durant l'instant de silence que nous venons de vivre, nous nous sommes remémoré une situation pénible, il nous est donné de voir l'ampleur de la miséricorde divine. Notre blessure est immense, inconsolable, tellement secrète, indicible... Dieu porte en lui notre souffrance. Sa croix est le signe de son extrême proximité. Et sa résurrection est le signe du pardon de tous les péchés. Comprendons-nous l'ampleur de sa Grâce, de sa miséricorde ? Comprendons-nous l'espace qu'occupe l'Esprit Saint ? Si tout est pardonné par Dieu, nous sommes, les uns et les autres, sur le chemin, à la frontière du Royaume. Le Christ est le douanier qui nous fait passer cette frontière. Il suffit de montrer notre laisser-passer, notre désir de pardonner. Notre volonté d'aimer nos ennemis. Sachant que seul Dieu peut juger qui est bon et qui est méchant.

Quel mystère : le mal qui nous a atteints, ou que nous avons fait, devient le passeport pour l'éternité. À condition que nous ayons la folle sagesse de signer nos papiers d'une croix : celle du Christ qui nous devance sur le chemin du pardon et de la sainteté.

Abbé Xavier